

à laisser tomber quelques termes français vieillis et maintenant hors d'usage (quelques-uns seulement), à chasser de notre discours certains canadianismes (pas tous !), et à oublier les mots anglais qui défigurent notre parler (sans exception). Sans doute encore, il nous faudra enrichir notre vocabulaire et nous habituer à construire plus correctement nos phrases. On constate déjà un progrès considérable chez les gens instruits, et ce progrès serait encore plus rapide, si nous n'avions pas le malheur d'être un peuple quelque peu bilingue. Mais ce n'est pas là la question, j'ai voulu seulement relever ce qui me paraît une erreur évidente, touchant notre prononciation.

Il se peut faire que les subtilités de la langue anglaise, lesquelles me sont un peu étrangères, permettent d'employer le mot *accent* dans un sens que j'ignore. Parfois, *accent* est synonyme de *prononciation*. M. Sulte lui-même, en un certain endroit, parle de *notre accent*, mais de telle sorte qu'il n'est pas possible de se méprendre sur son intention. Quelque vague cependant que soit le sens attribué à ce terme par la *North-west Review*, celle-ci n'en semble pas moins avoir exprimé (peut-être sans malice) ce que pensent à notre endroit certains Anglais du Canada et nos voisins des Etats-Unis.

Pour eux, on ne saurait bien prononcer le français qu'à la parisienne. Leur oreille, inhabile à saisir la beauté verbale du français, remarque d'abord le bruit de crécelle ou la psalmodie dont quelque nouveau débarqué accompagne son discours. Ne comprenant rien à la mélodie, ils admirent la note fausse, et croient naïvement, en cherchant à la reproduire, faire de la musique. Aussi professent-ils un souverain mépris pour toute prononciation simplement correcte.

Une jeune institutrice qui savait s'exprimer en pur français, soudain se prenait à grasseyer comme une parisienne, dès qu'elle se trouvait en présence d'Anglais ; comme je lui en disais mon étonnement, elle m'expliqua que ces messieurs et ces dames, chez qui elle enseignait notre langue, ne lui confieraient plus une seule élève, s'ils l'entendaient parler sans accent.

« L'été dernier, raconte mon ami Surveyer dans l'article que j'ai cité, je rencontrai en voyage une dame américaine, qui, apprenant que j'étais un Français du Canada, se trouva fort perplexe : elle hésitait entre le désir de parler une langue

qu
ma
mo
qu
hei
cor
bas
l'in
sen
J
par
S
de
ner
L
nir
der
I
une
«
com
offe
de
la
Ma
ente
gue
« V
« un
« bo
« du
M
des
à in
M
Nor
se q
chos
mai